

J'allais au lycée ; j'avais gardé mes espadrilles et un goût de sable au coin de la bouche. Mes fils, l'été, trouvaient drôle de m'en jeter des poignées plein le visage ; j'avais la tête ailleurs, ne me plaignais de rien ; j'étais là, devant la mer en plein soleil, à suivre les marées, le ressac, les traces d'eau, de sel et de sable mêlés ; c'était bon, c'était l'été. J'aime beaucoup lire sur la plage.

Aude avait passé trois semaines de juillet en résidence à Saint-Nazaire. Elle m'avait manqué, j'avais détesté dormir et vivre sans elle, concevoir puis préparer les repas, m'occuper des garçons, leur trouver des activités quand ils se lassaient de la baignade ou du portique, dans le jardin. Aude, sans le savoir, m'avait fait maudire juillet, mon mois préféré, celui qui effaçait chaque jour un peu plus les images de mes classes et de mes élèves, tout en entretenant

mystérieusement l'impression que l'été ne finirait jamais, ou n'en finissait pas de commencer. De cette résidence, j'avais préféré ne rien savoir, imaginer seulement les conférences sur le dernier recueil, les coupures de presse, les ateliers d'écriture pour enfants, les innombrables silhouettes qui avaient frôlé ma femme sans la voir, celles qui l'avaient séduite, enviée, bousculée dans les couloirs, laissée seule derrière sa pile de livres à dédicacer, celles qui devaient l'épier, aussi, quand elle sortait son mobile pour me téléphoner, sans oser m'embrasser trop fort ou de trop près. À son retour, j'avais laissé nos enfants seuls à la maison le temps d'aller la chercher à la gare, elle voulait rentrer vite, j'avais envie de traîner, de la serrer longtemps dans la voiture, de l'emmener faire un tour, de profiter de notre solitude avant de rejoindre les garçons et nos quelques habitudes.

Nous n'avions pas vu passer août. Le temps m'avait empêché de me baigner chaque jour, j'avais manqué de courage et d'envie pour travailler, beaucoup aimé Aude que son séjour avait rendue radieuse et légère. Sans que cela prenne d'alarmantes proportions, je m'étais laissé doucement couler, sur les rochers ou le sable, emportant mes livres et l'appareil avec lequel je m'escrimais à photographier des vagues. Vers le 15 toutefois, j'avais commencé à remuer quelques souvenirs du lycée, à y substituer de nouveaux visages, ceux qui m'attendaient, ceux

que j'allais affronter tout à l'heure, en ce début de septembre, après avoir pris en bas de chez nous, comme à chaque rentrée, un café sur le port.

Il faisait beau. Je m'étais assis en terrasse, avais allumé ma première cigarette, ouvert le journal. Le bateau partirait dans une demi-heure pour traverser la rade ; ensuite, je finirais à pied (mon cartable, évidemment, est quasiment vide à cette époque de l'année, et je n'aime pas tellement le bus). Depuis plusieurs années, ce dont j'étais plutôt fier, je ne regardais pas d'autre femme que la mienne. J'aimais Aude, plus encore qu'à l'époque où nous nous mariâmes, mais c'est plutôt par admiration que je m'étais enchaîné à elle, à sa délicatesse et sa patience, à son rire surtout. Je crois que c'est en grande partie l'humour, dont nous avions besoin tous deux, qui nous avait conduits à nous reconnaître, qui nous tenait amants, qui nous avait fait silencieusement promettre de ne jamais nous quitter. Cet humour que je désespérais de trouver chez une femme, qu'aucune avant elle n'avait su m'offrir ni même concevoir, qui n'était pas le mien, qui ne lui répondait même pas, plus haut que tout mon humour, plus morbide parfois, plus pur ou plus enfantin, plus intelligent surtout. Aude sait combien j'aime l'intelligence. Et je sais qu'elle aurait trouvé drôle, tellement plus drôle que moi, ce qui se produisit ce matin-là, dont je ne me remis jamais vraiment.

Une femme tomba dans le port. À 7 h 20, passées la rubrique d'informations locales et les petites annonces du quotidien que je feuilletais distraitemment, sa cheville avait dû se tordre, son talon déjà hésitant avait dû se fendre entre deux pavés inégaux du quai, de si loin, je n'avais pas tout vu, juste la silhouette chanceler soudain, l'agitation maladroite des bras essayant de maintenir ce qui restait d'équilibre, l'impossibilité, malgré le concours acharné de tous les membres apparemment valides, de retenir le poids et le mouvement du corps qui, de côté, en était venu à se balancer d'abord, pour finalement se jeter, en un stupide bruit de flaque, dans les eaux grises du port que ne remuait pas encore le moteur du bateau.

En d'autres circonstances, ou si je n'avais pas été seul (lâchement, je ne sais rire qu'en société, jamais le premier, jamais sans d'autres, parce que je ne parviens pas à me laisser saisir par ces éclats de l'amusement, à estimer, malgré ce que j'attends qu'on reconnaisse comme mon *sens* de l'humour, ce qui est drôle et ce qui l'est moins), en d'autres circonstances, donc, j'aurais pu trouver le spectacle hilarant. Aude m'y aurait aidé, écartant les lèvres pour découvrir la rangée supérieure de ses dents soigneusement alignées, nous aurions gloussé tous deux, sans soupçonner un instant que la jeune

femme ne savait peut-être pas nager, en cultivant, une fois encore, cette innocence en laquelle nous entendions nous aimer et nous séduire.

Mais sous cette lumière de fin de saison, dans ce matin où, pour la première fois depuis des semaines, il me fallait retourner travailler, sans perspective de baignade, ma gorge, en se nouant, me rappela qu'elle me priverait désormais de légèreté et de celle, déployée, de ma femme. C'était la rentrée, je terminais mon café sur le port, j'assistais, épouvantablement seul, à une scène horrible. Tandis qu'à quelques mètres de là, trop loin pour que je puisse entendre les clapotis de ses semblants de brasse, trop près pour que j'oublie ce qu'elle avait de sordide à offrir, une femme luttait contre le poids de son sac et de ses vêtements trempés pour regagner le quai, se relever, s'enfuir, espérant si fort que personne ne l'aurait vue.

J'étais professeur de lettres dans un lycée de Lorient. On m'avait proposé le poste deux ans plus tôt, alors que je commençais juste à me faire à l'idée de vivre en région parisienne. J'avais fait toutes mes études à Paris. C'est d'ailleurs là qu'Aude et moi nous étions rencontrés, elle terminait les siennes à la Sorbonne, nous avions pris notre temps avant de nous installer ensemble, en location, dans un trois